



Virginia Pésémapéo Bordeleau

# **OURSE BLEUE**

Pleine lune

Extrait de la publication



collection  
« **PLUME** »



OURSE BLEUE

Éditions de la Pleine Lune  
223, 34<sup>e</sup> Avenue  
Montréal (Québec)  
H8T 1Z4  
[www.pleinelune.qc.ca](http://www.pleinelune.qc.ca)

*Maquette de la couverture*  
Nicole Lafond

*Mise en pages*  
Jean Yves Collette

*Diffusion pour le Québec et le Canada*  
Diffusion Dimedia  
539, boulevard Lebeau  
Montréal (Québec)  
H4N 1S2

Téléphone : 514-336-3941  
Courriel : [general@dimedia.qc.ca](mailto:general@dimedia.qc.ca)

*Distribution pour la France*  
Distribution du Nouveau-Monde  
30, rue Gay-Lussac  
75006 Paris  
Téléphone : (01) 43-54-49-02  
Courriel : [direction@librairieduquebec.fr](mailto:direction@librairieduquebec.fr)

Virginia Pésémapéo Bordeleau

# OURSE BLEUE

*roman*



**Pleine lune**

La Pleine Lune remercie le Conseil des Arts du Canada ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC), pour leur soutien financier, et reconnaît l'aide financière du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour ses activités d'édition.

Les personnages et les événements de ce roman sont des personnages et des événements fictifs. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, ou des événements ayant eu lieu dans la réalité, ne peut être que le fruit du hasard.

ISBN 978-2-89024-180-0 (PAPIER)

ISBN 978-2-89024-290-6 (PDF)

ISBN 978-2-89024-381-1 (EPUB)

© éditions de la Pleine Lune, 2007

Dépôt légal – quatrième trimestre 2007

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives du Canada



*À mes enfants, mes petits-enfants  
et toute ma famille*

*L'univers est une énigme bouleversante : dès que je m'interroge à son sujet, je me sens plus vivant. Peu importe que nous ne puissions pas répondre à toutes les questions.*

JOSEPH GAARDER

*Notre vie ici-bas, à quoi ressemble-t-elle ? À un vol de corbeaux qui, venant à poser leurs pattes sur la neige, parfois y laissent l'empreinte de leurs griffes.*

SU DONG PO



Première partie

LE VOYAGE  
VERS LA BAIE JAMES

*Quelqu'un qui ne laisse pas la réalité déranger  
ses rêves est un sage.*

CHRISTIANE SINGER



# Jos et Allaisy

AOÛT 2004

CE MATIN, nous prenons la route de la baie James. J'ignorais que ce voyage me mènerait en des territoires occultés, tapis au fond d'insondables mémoires ataviques. Ce rêve qui m'a sortie du sommeil, un avertissement, sans doute... Nous visitons une église, Daniel et moi.

Étrange architecture, entre le médiéval et le moderne. Sur l'autel, dressé au milieu de l'espace, s'élève le Christ sur sa croix de bois. Par terre, un levier sort de la dalle de granit. Mon compagnon avance la main pour en vérifier le fonctionnement. Mon avertissement de n'en rien faire arrive trop tard. Déjà, il tire la manette vers lui. Aussitôt, les dalles sous nos pieds se mettent à bouger. J'attrape Daniel par le bras en lui criant : « Suis-moi ! » Sans plus attendre, je cours vers les portes grandes ouvertes. Les marches se descendent les unes des autres derrière moi, mes pieds y touchent à peine. Certaine que mon époux me suit de près, je me retourne seulement lorsque je tombe dans les bras de mon frère Maïkan qui arrête mon élan. Une foule terrorisée assiste à l'écroulement de l'église. Mais Daniel n'est pas là. Je vois sa main, celle qui porte le jonc, émerger sous l'amoncellement de pierres. Je hurle dans le rêve et dans le lit, secouée par mon conjoint inquiet.

La journée débute par un soleil timide derrière les nuages. Les chaleurs de juillet sont derrière nous et les moustiques se raréfient. À Amos, par prudence, nous achetons des fruits et des légumes, du riz, des pâtes et des sauces en sachet. Du vin rouge. Nous mangerons sur des tables de pique-nique et dormirons dans la camionnette ou sous la tente.

Nous nous arrêtons devant quelques panneaux d'interprétation que le service du tourisme nomme : Les voix de la voie du Nord. Sites miniers. Un lac aux eaux d'émeraude. Un esker. L'après-midi s'écoule. Nous cherchons un arrêt pour le repas du soir. J'aimerais un endroit discret, un lac pour m'y baigner. À la croisée de la route vers l'ancienne ville minière de Joutel, nous admirons un point de vue sur des collines lointaines. Des gens consultent une carte routière sur le capot de leur voiture. Une femme rit fort. Pourtant, personne ne risque de se perdre, puisqu'il n'y a qu'un chemin à suivre.

Assis au volant, Daniel attend le passage d'un camion qui roule vers Matagami. De l'autre côté de la route, je vois une affiche : « Camping sauvage ». Je touche son bras et lui indique l'écriteau d'un mouvement de tête. Il me sourit et traverse la voie pour s'engager sur un large sentier de sable. Une clôture de métal encercle le lieu, mais l'entrée grillagée est ouverte. Les eaux d'un lac se profilent à travers les pins gris. Nous avançons vers des emplacements de camping vides, des foyers délabrés envahis par des repousses de pins et de bouleaux. L'endroit et sa rusticité nous plaisent. J'enlève mes vêtements et enfle mon maillot. L'eau froide me stimule et je pousse quelques longueurs tout en chantonnant pour me donner du courage.

Un cri, entre la stupéfaction, l'incrédulité et la joie provient de la berge. Daniel m'appelle. Je sors du lac, aussitôt assailli par des maringouins. Daniel se tient à côté de la table de pique-nique, les mains pleines de chanterelles. Mes champignons favoris ! Il dit : « Et ce n'est rien ça ! » Il ouvre les broussailles, derrière lesquelles brillent non seulement une multitude de chanterelles à tête safranée, mais également des dermatoses des russules.

En soirée, les moustiques nous débusquent. Nous allumons un feu dans le foyer que nous alimentons d'herbe verte. La fumée épaisse nous laisse des moments de répit alors que nous préparons notre cueillette pour le séchage. « Que Kitche Manitou soit béni ! » répète Daniel. Nous ignorons encore que nous entrons en pays de *fast food* et que nous allons remercier le Grand Esprit à maintes reprises.

Je rêve. Une amie me demande de purifier sa maison hantée par un esprit. Le lieu manque de fenêtres, de lumière. Je ne suis pas sûre d'être en mesure de répondre à sa demande. Daniel me repousse de ses fesses, je me réveille. La fourgonnette stationnée sur un terrain en pente, je roule vers lui toute la nuit. Ainsi, à cause de cette pente, je garderai en mémoire ce rêve.

Le soleil se lève et jette les ombres allongées des pins de l'autre côté du petit lac où se trouve la route. Déjà nous entendons circuler les transporteurs. Le café sent bon et je prépare une omelette aux champignons. Durant ce temps, mon compagnon explore les alentours. Il découvre les reliques d'un grand camping bien aménagé avec des bases de béton, des bâtiments détruits et un ancien terrain de jeux pour enfants. Je crois entendre dans le vent qui me frôle les bruits joyeux de familles en vacances. Des villes

naissent et meurent avec les mines. Des hommes, des femmes vivent dans l'espoir que le ventre de la terre leur donnera de l'or ou du cuivre pour l'éternité. Le filon s'épuise. Alors, ils démantèlent l'espoir et l'enterrent derrière eux en détournant les yeux. Avec du chagrin.

Nous roulons quelques kilomètres et entrons à Matagami. Avant la construction de la ville il y a quarante ans, il s'agissait du territoire de trappe d'un cousin de ma mère, Jos Domind, de sa femme Allaisy et de leurs nombreux enfants. Avant la Convention de la baie James. Simplement, les arbres furent coupés et des fondations, creusées. Une réserve algonquine, plus au sud, accueillit Jos et Allaisy. Plus de trappe, ni de chasse. Ils ont vieilli.

Dans un journal local, on lit que Matagami se meurt. La mine fermée, le gouvernement annonce une restriction dans les coupes de bois. On dit que les forêts se raréfient vraiment, qu'il ne s'agit plus de rumeurs. L'esprit de Jos et d'Allaisy marche encore ce territoire étendu, comme les racines de leurs parents et grands-parents. Quarante ans passent et les nouveaux habitants tremblent pour leurs frères assises. Ils espèrent une mine de diamants.

Nous avons laissé nos noms et adresses au bureau d'information touristique de la municipalité. Sécurité oblige. Bientôt, une affiche nous prévient : route isolée, passage à vos risques. On nous recommande la plus grande prudence. Je fais un saut au pays de mes origines cries et l'on m'avertit d'un danger... Je suis partagée entre le rire et le sarcasme. Je touche à mon sac-médecine que je porte au cou. La colère s'efface.

La solitude annoncée nous galvanise. Le murmure d'une voix intérieure évoque la beauté farouche d'une terre à découvrir, d'un espace à boire de tout notre



être et de son souffle à mêler à nos jours et nos nuits à venir. Soudain, nous sommes heureux.

Nous réalisons qu'il s'agit de notre anniversaire de mariage. Aujourd'hui. Nous arrêtons au bord du lac Matagami. Il vente tellement que nous lestons les coins de la nappe à l'aide de pierres. Nous ouvrons une bouteille de rouge en notre honneur et trinquons à l'esprit de Jos et d'Allaisy et de leur immense lac.

Le but premier du voyage est d'aller à la rencontre de Carolynn à Némaska, la tante de ma mère. Seule survivante des aînés qui garde en mémoire les souvenirs de mon grand-père cri que je n'ai pas connu. Nous approchons de la route qui va vers Waskaganish, lieu d'origine de ma grand-mère Louisa et du grand-oncle George. Un ami artiste y vit et nous aimerions le rencontrer. Peut-être devrions-nous rouler jusqu'à Némaska et voir la grand-tante d'abord? Pensifs, nous admirons les mousses de lichen sous les pins gris. Soudain, d'un bosquet à droite, surgit une masse noire. Les mains moites sur le volant, je ralentis. L'ours, d'une bonne taille, traverse le chemin et court une centaine de mètres devant nous. Près de l'intersection pour Waskaganish, il disparaît en direction du village. Daniel me lance un clin d'œil. Je mets les clignotants vers la gauche.



## Frances et Joseph

JUILLET 1960

Assise sous l'ombrage d'un bosquet de bouleaux feuillus, maman prépare le repas du midi sur son feu d'été. Elle se plaint toujours de la chaleur émanant de la cuisinière à bois. Son visage goutte de perles de sueur qu'elle essuie à mesure avec un coin de sa jupe, découpée dans un ample tissu en coton fleuri, cousue à la main. Le beurre fond dans le poêlon en fonte placé en équilibre sur des pierres.

Je chasse les mouches qui rôdent sur les tranches de dorés et de brochets, que les parents ont piégés au cours de la nuit dans le filet tendu au creux des eaux de la rivière Nottaway. Nous nommons les cours d'eau dans la langue du territoire. La rivière Nottaway longe le village situé de l'autre côté, en face, pour se jeter plus loin dans le lac Shabogama. Papa dit : « Les garçons, nous construirons un bateau que nous appellerons *Shabogama...* » Maman demande ce que mon père raconte. Elle rit : « *Josèp; tchi tchish kwân...* » Mon père rit à son tour. Il aime la taquiner en s'adressant à ses enfants en français, langue qu'elle ne comprend pas. Aujourd'hui, c'est une journée de paix, un havre de calme au cœur, de lumière chaude. Le poisson grésille en mêlant son jus au beurre et projette des gouttelettes qui brûlent la main de maman.

Elle se résigne à attraper une vieille serviette et recouvre le manche de son poêlon. Mon père prend

la hache et fend une bûche de bouleau en pièces. Ma mère soulève la poêlée de poissons et mon père ajoute les éclats de bois aux flammes. Ils échangent un regard de complicité dans la vie quotidienne et dans les sentiments. Maman distribue les parts de dorés aux garçons en leur recommandant de manger lentement, afin d'éviter les arêtes possibles. Mon frère aîné, affamé, n'a pas attendu. Il laisse tomber son plat, tousse, s'étouffe. Son visage rouge se contracte sous l'effort. Ses yeux se mouillent de larmes.

Maman saute sur ses pieds et frappe le dos de Jimmy. Elle crie : « *N'Goussish! N'Goussish!* » Elle oblige Jimmy à ouvrir grande la bouche et y introduit son doigt dodu et huileux du gras de cuisson. Jimmy fait : « Aaaaagrrr... » Les enfants croient qu'il se meurt, la tragédie dans le regard. Sous le soleil, ils frissonnent. La tranquillité revient lorsque Jimmy recrache l'arête par terre. Mon père lui tend de la bannique. J'entreprends alors d'enlever les arêtes oubliées lors du nettoyage des filets, dans chacune des assiettes en métal de mes petits frères qui ont cessé de manger en regardant leur part avec méfiance. Il semble bien que seul Jimmy ait hérité d'un « os »...

Makwâshish, Petit Ours, l'avant-dernier, nommé ainsi à cause de sa tignasse drue, noire et raide, continue d'imiter le cri de son frère. Se prenant la gorge à deux mains, il émet un son « Eueueurrgrrr... » Il pointe ensuite son index vers Jimmy.

Le bébé, installé dans un hamac de fortune accroché entre deux arbres, se réveille au milieu du brouhaha des conversations autour de l'os à Jimmy. Elle geint, encore engourdie de sommeil. Mon père prend sa fille dans ses bras et la berce en attendant la fin du repas de sa femme. Il dit : « Sibi a encore

moi et la rassure : « Je comprends. Maryse m'a tout raconté, ça va aller, ça va aller ! Mon amie, ma sœur, ma petite mère... »

De retour à la maison, Mouski veille encore au coin de la galerie enneigée. Il n'est pas venu à la course au devant de la voiture comme d'habitude. Patient, il attend. À mon appel, il accourt et saute en tournant sur lui-même, signe d'une joie délirante. J'enfouis ma figure dans sa fourrure épaisse, il glapit de bonheur.

J'allume la lampe du salon. À cette heure-ci, Clarisse doit être revenue du travail. Je compose son numéro. En réponse à sa voix douce et calme, je m'entends lui dire : « J'aurais besoin d'un pied-à-terre pour mes futurs voyages. Ça tient toujours ton invitation à partager ta maison ? »

Ensuite, je passe au numéro des Kanatawet, espérant qu'ils soient à Mistissini. En entendant sonner l'appareil, les paroles de Patricia me reviennent : « Tu seras une véritable femme-médecine le jour où tu resteras centrée sur ta compassion. »

Je veux lui dire qu'elle peut être fière de moi, que j'ai passé le test !

L'édition électronique de  
*Ourse bleue*  
composé en New Baskerville corps 11  
a été complété en février 2012.